

Chapitre II

ACCUEILLIR LA VALEUR ÉDUCATRICE DE LA SOUFFRANCE

1. Reprise introductive

« **Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies** » (Mt 8, 7). Pour bien vivre le combat spirituel qui nous est « proposé » (cf. He 12, 1) dans la souffrance, il nous faut commencer par comprendre l'œuvre de la rédemption qui s'opère à travers elle. Si le Christ a voulu nous sauver par sa Croix, c'est pour ouvrir un chemin de vie, de résurrection au cœur de la souffrance, c'est pour nous faire passer vers le Père au travers de la souffrance elle-même. Il nous faut saisir en profondeur ce chemin qui s'ouvre à l'homme dans sa souffrance. Devant un si grand mystère, nous ne pouvons que nous laisser guider par l'Écriture, et la première chose que l'Écriture nous révèle est la « **valeur éducative** »¹ **de la souffrance**. Dans le concret de notre vie, Dieu nous sauve d'abord en nous corrigeant comme un père corrige ses enfants. C'est là une manifestation de sa miséricorde et non de sa « colère ». Plus précisément nous pouvons dire que, dans la souffrance, le Christ veut ouvrir à tout homme pécheur un chemin de conversion, de pénitence. Cela signifie à la fois **un « appel à la pénitence » et une « grâce de repentir »** (cf. Ac 11, 18) qui prend d'abord la forme d'**une grâce de lumière**, de vérité sur le péché². L'appel est déjà lui-même une grâce, c'est le Christ qui frappe à la porte du cœur de l'homme avec le bois de sa croix, pour ainsi dire, pour qu'il s'ouvre à cette grâce de conversion qui lui est offerte.

Autrement dit, en assumant la souffrance humaine, le Christ a voulu s'y rendre présent comme **le Bon Berger** de nos âmes, celui qui va chercher la « brebis perdue » en la prenant « sur ses épaules » (cf. Lc 15, 4-5). Lui qui est « la lumière véritable qui éclaire tout homme en venant dans le monde » (Jn 1, 9) veut, d'une manière particulière, **faire la lumière sur notre vie**, sur notre péché dans nos souffrances. **C'est là le premier combat**, celui de la lumière contre les ténèbres. Personne n'aime voir son péché. C'est humiliant. Le Christ Crucifié nous en communique la force par son abaissement, lui qui, « prenant condition d'esclave », « s'humilia plus encore, devenant obéissant jusqu'à la mort » (Ph 2, 7-8). Non seulement il nous communique sa lumière pour voir, mais **il fraye aussi le chemin de la**

¹ Selon l'expression utilisée par Jean-Paul II dans *Salvifici doloris*, n° 12.

² Comme le souligne Jean-Paul II : « C'est là un aspect extrêmement important de la souffrance. Il est profondément enraciné dans toute la Révélation de l'ancienne comme de la nouvelle Alliance. La souffrance doit servir à la conversion, c'est-à-dire à la reconstruction du sujet, qui peut reconnaître la miséricorde divine dans cet appel à la pénitence » (*Salvifici doloris*, n° 12).

confession des péchés³. Ayons foi et voyons maintenant plus précisément comment en lui toute souffrance devient un chemin tout au long duquel il ne cesse de nous porter.

2. Une faille qui laisse passer peu à peu la lumière qui sauve

La parabole du fils prodigue nous montre le travail de la lumière divine dans le cœur de l'homme pécheur au moment où il « sent la privation » (cf. Lc 15, 14). L'Évangile nous précise que le fils « rentra en lui-même » (cf. Lc 15, 17). **L'homme a besoin de rentrer en lui-même** pour entendre la voix du bon Berger. C'est, en effet, à notre cœur que le Christ veut parler. « Réfléchissez en votre cœur au chemin que vous avez pris ! » (Ag 1, 7). S'il est vrai que « la débauche, l'ivrognerie et les soucis de la vie appesantissent nos cœurs » (Lc 21, 34) et que « les soucis, la richesse et les plaisirs de la vie » nous « étouffent » (Lc 8, 14) – c'est-à-dire aussi « étouffent la Parole » (Mc 4, 19) –, on peut dire qu'au travers de la souffrance, l'homme est entraîné sur **un chemin de désencombrement, de réceptivité** à la lumière dans une plus grande intériorité. Il y a comme un vide, **une faille qui laisse passer la lumière**⁴ en même temps que l'homme revient comme naturellement à son cœur, « en lui-même ». Les « plaisirs de la vie » nous aveuglent et nous dissipent. **La dure expérience de la souffrance nous humilie** en même temps : elle nous fait toucher d'une manière irrécusable nos limites, elle nous sort de notre prétention secrète à l'autosuffisance⁵. En nous brisant, elle tend à nous libérer de l'aveuglement dû à l'orgueil. La souffrance nous dispose ainsi à ouvrir les yeux de notre cœur⁶ à la lumière salvifique du Christ : « Avant d'avoir souffert, je m'égarais ; maintenant j'observe tes ordres » (Ps 118(119), 67).

³ Comme l'a perçu avec profondeur Adrienne von Speyr : « **Il (le Christ) prend sur lui l'humiliation de l'homme** et en supporte la souffrance jusqu'à la croix et la mort. Mais **il ouvre** aussi au pécheur une voie pour le suivre dans sa souffrance, **une voie de retour à Dieu dans la grâce par l'aveu** et l'absolution. **Il souffre parce que les hommes fuient devant Dieu** et ne confessent pas leurs péchés. Ce n'est que le fruit de cette souffrance causée par le péché non confessé, non formulé, qui permettra au pécheur de les avouer » (*La confession*, Paris, Éd. Lethielleux, 1981, p. 72).

⁴ « **L'homme est un apprenti, la douleur est son maître** » (Alfred de Musset, poème *La nuit d'octobre*). La sagesse humaine rejoint ici la sagesse de l'Écriture : « **Celui qui n'a pas été à l'épreuve connaît peu de choses** » (Si 34, 10).

⁵ Dans son commentaire du psaume 29, Jean-Paul II après avoir souligné que « **le Psalmiste est tenté par l'orgueil et l'idée de se suffire à lui-même : "Moi, j'ai dit dans mon bonheur : Rien à jamais ne m'ébranlera !"** » (v. 7) précise que « Les Pères de l'Église se sont eux aussi arrêtés sur cette tentation qui s'insinue dans les moments de bien-être, et **ils ont vu dans l'épreuve un rappel divin à l'humilité**. C'est par exemple le cas de Fulgence, Évêque de Ruspe (467-532), dans son *Epistola* 3, adressé à la religieuse Proba, où il commente le passage du Psaume par ses mots : "Le Psalmiste confessait que parfois il s'enorgueillissait d'être sain, comme s'il s'agissait d'une de ses vertus, et qu'en cela il avait compris que se trouvait le danger d'une très grave maladie. Il dit en effet : ... 'Moi, j'ai dit dans mon bonheur : Rien à jamais ne m'ébranlera !' Mais puisqu'en disant cela, il avait été abandonné par le soutien de la grâce divine et, troublé, était tombé dans la maladie, il poursuit en disant : 'Yahvé, ta faveur m'a fixé sur de fortes montagnes ; tu caches ta face, je suis bouleversé'..." » (Audience générale du 12 mai 2004, O.R.L.F. N. 20 – 18 mai 2004).

⁶ « **Si le pécheur (...) ouvre les yeux et se détourne de tous les crimes** qu'il avait commis, il vivra, il ne mourra pas. (...) Pourquoi mourir (...) ? Je ne prends pas plaisir à la mort de qui que ce soit (...). Convertissez-vous et vivez ! » (Éz 18, 28.31-32). Dans le même sens, l'Écriture ne dit-elle pas qu'« on honore le pauvre pour son savoir » (Si 10, 30) même s'il est vrai aussi que « la sagesse du pauvre est méconnue » (Qo 9, 16) ?

Entrer progressivement dans un mystère

C'est parce qu'il nous aime et veut nous sauver de notre aveuglement que Dieu nous corrige. Il a payé lui-même le prix de cette correction en nous donnant son Fils. « **Ce n'est pas de bon cœur qu'il humilie et afflige les fils des hommes** » (Lm 3, 33). Que peut-il faire d'autre face à celui qui « hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient déclarées coupables » (Jn 3, 20), risquant ainsi de « mourir dans son péché » (Jn 8, 21) ? Aussi bien l'Écriture n'hésite pas à dire : « **C'est pour votre correction que vous souffrez**. C'est en fils que Dieu vous traite. Et quel est le fils que ne corrige son père ? » (He 11, 7). En réalité, « la pitié du Seigneur est pour toute chair : il reprend, il corrige, il enseigne, il ramène, tel le berger, son troupeau » (Si 18, 13). Et « c'est **avec mesure** qu'il nous révèle la discipline » (Si 16, 25), c'est-à-dire qu'il nous révèle nos péchés progressivement, selon ce que nous sommes capables de supporter : « **Aussi est-ce peu à peu que tu reprends ceux qui tombent** ; tu les avertis, leur rappelant en quoi ils pèchent, pour que débarrassés du mal, ils croient en toi, Seigneur » (Sg 12, 2)⁷.

3. Nous libérer de la culpabilité en nous laissant corriger par notre Père

« Mon fils, **ne méprise pas la correction du Seigneur, et ne te décourage pas quand il te reprend** » (He 11, 5). Nous « méprisons » la correction du Seigneur quand nous nous fermons à sa lumière (cf. Mt 3, 15). Nous « nous décourageons » lorsque nous nous jugeons nous-mêmes au lieu de nous laisser juger par Dieu. Nous vivons nos souffrances comme la conséquence de nos fautes, en restant enfermés dans cette pensée que « c'est notre faute » et que nous avons tout gâché. Nous oublions de voir qu'au-delà du lien qui peut exister entre nos souffrances et nos péchés, il y a un chemin de rédemption qui s'ouvre à nous : le Christ est là pour nous conduire sur un chemin de conversion et de purification qui est un chemin d'ouverture à une vie nouvelle. À vrai dire, **Dieu ne nous demande pas d'évaluer dans quelle mesure nos souffrances sont la conséquence de nos fautes**⁸, il nous demande de croire que, liées ou non à tel ou tel péché, nos souffrances ne sont pas vaines : elles nous ouvrent à une lumière plus profonde sur nous-mêmes, elles nous permettent de faire un chemin de « sanctification » (cf. He 12, 10) que nous n'aurions pas eu la force de faire sinon. La culpabilité et le remord stériles commencent là où nous oublions que c'est notre Père très

⁷ Autrement dit, il ne nous traite pas selon nos fautes, selon le poids réel de nos fautes, mais s'il nous corrige, c'est « pour notre bien » avec **une justesse** et une précision qu'aucun « père selon la chair » ne saurait avoir avec ses enfants : « Ceux-là en effet, nous corrigeaient pendant peu de temps et au juger (selon ce qu'il leur paraissait) » (He 12, 10). En vérité, « il nous gouverne avec de grands ménagements » (cf. Sg 12, 18). Aussi ses corrections sont-elles comparées à des « **coups d'aiguillon, bien vite guéris** », juste ce qu'il faut pour « nous rappeler ses oracles », c'est-à-dire ses commandements (cf. Sg 16, 11). C'est ce qui fait dire au livre de la Sagesse : « Tu as pitié de tous, parce que tu peux tout, tu fermes les yeux sur les péchés des hommes, pour qu'ils se repentent » (Sg 11, 23). Autrement dit, « **il use de patience envers nous, voulant que personne ne périsse, mais que tous arrivent au repentir** » (cf. 2P 3, 9). « En exerçant ses jugements peu à peu, il laisse place au repentir » (Sg 12, 10). Lorsque nous voyons des pécheurs mener une vie tranquille, pensons que Dieu attend le moment favorable pour les corriger. À quoi sert de donner à son enfant une correction qu'il n'est pas en état de comprendre ? À l'inverse, **plus nous nous rapprochons de Dieu, plus il est prompt à nous corriger**, même dans les plus petits détails.

⁸ Il est important ici de se rappeler que « s'il est vrai que la souffrance a un sens comme punition lorsqu'elle est liée à la faute, **il n'est pas vrai** au contraire **que toute souffrance soit une conséquence de la faute et ait un caractère de punition** » (Jean-Paul II, *Salvifici doloris*, n° 11).

Entrer progressivement dans un mystère

aimant qui nous corrige : « Car celui qu'aime le Seigneur, il le corrige, et il châtie tout fils qu'il agrée » (He 12, 6). Autrement dit, dans la souffrance, armons-nous de cette pensée : **nous ne sommes pas livrés au pouvoir de nos fautes, mais nous demeurons dans la main de Dieu** qui sait ce qu'il fait ou permet⁹. N'ayons pas peur de dire comme Job : « Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ! » (Jb 2, 10). Plus encore, nous savons que, par sa passion, le Christ s'est uni d'une manière particulière à tout homme qui souffre. Il nous serre sur son cœur.

Autrement dit, le Seigneur ne nous demande pas de chercher si c'est notre faute ou pas. Il ne nous demande pas de nous culpabiliser, mais de nous laisser juger par lui, ce qui est tout différent¹⁰ : « **Je ne me juge pas moi-même** (...). Mon juge, c'est le Seigneur. Ainsi donc, **ne portez pas de jugement prématuré. Laissez venir le Seigneur** ; c'est lui qui éclairera les secrets des ténèbres » (1Co 4, 5). Dans la lumière du Christ, il nous est donné de **voir notre péché sans nous condamner nous-mêmes**, sans nous juger responsables de telle ou telle souffrance, dans la certitude que « si notre cœur venait à nous condamner, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît tout » (1Jn 3, 20). Lorsque la lumière du Christ éclaire notre cœur et notre conscience, c'est toujours en définitive pour nous tourner vers le Père. La souffrance, qui est liée à nos péchés ou au péché du monde, il l'a liée à l'amour par sa Croix pour en faire un chemin vers le Père. Autrement dit, **nous sommes amenés à faire la vérité sur nous-mêmes**, sur notre péché, **sans pour autant nous centrer sur nous-mêmes**. Il nous est donné de voir le mal du péché en lui-même – c'est-à-dire en tant qu'il est contraire à l'Amour, qu'il blesse le cœur de Dieu – au-delà donc d'un calcul des souffrances particulières qu'il aurait pu causer. « Oui, je connais mon péché, (...) contre toi, toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait » (Ps 50(51), 5-6).

Le passage d'une culpabilité, qui nous garde enfermés sur nous-mêmes, à une conscience de nos fautes qui nous conduit à un vrai repentir, semble être ici le lieu du premier combat spirituel qui s'offre à l'homme pécheur dans sa souffrance. Il s'agit essentiellement d'entrer dans **un esprit d'abandon humble et confiant** en l'action éducative de notre Père tout-puissant qui veut tout faire contribuer à notre sanctification (cf. Rm 8, 28). **Laissons-nous donc juger et corriger par lui** comme ses enfants bien-aimés et nous échapperons au jugement que nous sommes tentés de porter sur nous-mêmes.

⁹ Il est bon de nous rappeler ici que « **Dieu garde et gouverne par sa providence tout ce qu'il a créé**, "atteignant avec force d'une extrémité à l'autre et disposant tout avec douceur" (Sg 8, 1) » (CEC, n° 302), si bien que « la sollicitude de la divine providence est concrète et immédiate, elle prend soin de tout, des moindres petites choses jusqu'aux plus grands événements du monde et de l'histoire » (CEC, n° 303). Ainsi « la foi nous donne la certitude que **Dieu ne permettrait pas le mal s'il ne faisait pas sortir le bien du mal même**, par des voies que nous ne connaissons pleinement que dans la vie éternelle » (CEC, n° 324). De penser un Dieu impuissant devant la souffrance n'est en rien un message d'espérance.

¹⁰ On peut se condamner soi-même sans pour autant se convertir comme nous le montre la fin du roi impie Antiochus Épiphane qui « tomba malade de chagrin parce que les choses ne s'étaient pas passées selon ses désirs » et, « se souvenant des maux dont il avait été l'auteur à Jérusalem », mourut en disant : « Je sais donc que c'est à cause de cela que ces malheurs m'ont atteint et que je meurs d'une profonde affliction sur une terre étrangère ! » (1M 6, 8.12-13).